

De chose et d'autre

AS-TU L'INTENTION DE PARTIR POUR UNE VIRÉE ? — Oui, probablement, dès que le temps sera revenu au beau. — En quel endroit, heureux mortel ? Tu as bien de la chance d'être à la retraite. — Ouais, mieux vaut ne pas parler de ce que tu appelles chance. Ceux qui travaillent ne connaissent pas leur bonheur... — Tu plaisantes, je l'espère ? Mais basta. Où vas-tu donc ? — À Vesonce et Vocance. — Qués aco ? je ne connais pas ces patelins. — Moi non plus. Et peut-être existent-ils, peut-être pas. — Et alors, ça ne va pas, la tête ? Tu veux partir pour des lieux irréels ? Sérieusement, tu devrais consulter un psychiatre, j'en connais un excellent... — S'il s'agit du tien, les résultats ne sont guère convaincants. — Toujours le mot aimable, hein ? Comment devenir populaire et se faire des amis, en vingt leçons. Bon, passons. Fagot d'épines tu es et tu resteras. Parle-moi plutôt de Vesonce et de Vocance : d'où les sors-tu ? — D'un rêve que j'ai fait : ces deux noms, inexplicablement, se sont imposés à moi, durant une nuit. Je les ai notés, le matin venu, pour réfléchir sur eux, car il ne faut jamais négliger ce que nous dit le subconscient. Interpréter les rêves, non : on a tôt fait de sombrer dans les explications aussi catégoriques que délirantes, à la Freud et consorts. Mais écouter le message, le respecter, même s'il paraît incompréhensible, voilà ce que j'ai toujours fait. Peut-être que ces deux villes, leurs noms du moins, se ramènent à des souvenirs de lectures qui ne m'auraient aucunement arrêté sur l'instant, mais que le

subconscient aurait enregistrées en tant que données importantes. Et j'en ignore le pourquoi, évidemment. Peut-être n'y a-t'il là qu'assemblage de sonorités dépourvues de sens. Alors, pourquoi ne pas vérifier sur la carte et le terrain ? Si je les trouve, j'en aurai le cœur net ; sinon, j'aurai toujours fait un beau voyage ; en tout cas je l'espère. — À ta guise ; moi, je préfère les tournées bien organisées où tout est prévu, bien en place : huit jours aux Pyramides, Noël à Tahiti, la semaine sainte à Séville. . . — Pourquoi pas le club Méditerranée, avec ses gentils membres, ses colliers de fleurs, ses coucheries si sympathiques. . . — Va toujours, il se peut bien que ton Vesonce, je ne parle pas de Vocance et je te dirai pourquoi tout à l'heure. . . Mais nous ne sommes pas là pour discuter de circuits plus ou moins touristiques. Dis-moi plutôt pourquoi tu attaches une telle importance à tes rêves. — Pace qu'ils ont un aperçu, malheureusement incomplet le plus souvent, des extraordinaires richesses de l'inconscient. Tu connais le rêve archi-classique de lévitation ? — Oui, bien sûr ; et alors ? — Dans mes songes, au prix d'une intense concentration cérébrale, je parviens à libérer mon corps de la pesanteur et à le faire flotter, quelques dizaines de centimètres au dessus du sol. Par exemple, sous l'impulsion d'un saut en longueur, je puis vaguer encore une trentaine de mètres avant de m'arrêter. Je ne le fais pas très volontiers, car cet exploit me procure un sérieux mal de crâne, à un point précis. — Qu'en déduis-tu ? — J'en déduis que notre cerveau contient quelques milliards de neurones ; que plusieurs, et peut-être même la majorité de ses composants restent inutilisés dans la vie courante. J'en déduis qu'il doit se trouver, quelque part dans nos synapses, une sorte de distordeur qui agit contre la gravité et permet cette lévitation, pour un instant. J'en déduis que si nous savions en user, dans la vie courante, et sans doute de bien d'autres pouvoirs inconnus. . . — Ne t'emballe pas : tu vas dégringoler dans la

parapsychologie, l'effet Geller et toutes ces farces médiocres. — Absolument pas : le mal de tête que me cause la lévitation du rêve, est bien réel, pas imaginaire. C'est donc que le cerveau accomplit là un effort réel, spécial à ce cas. L'ennui est que je suis incapable de déclencher cet effet, une fois éveillé. Sinon, ma fortune serait faite. — En effet, et elle ne l'est qu'en rêve. — Tout ça pour te dire que le fonctionnement de nos neurones est bien souvent déconcertant. Par exemple, il arrive à tous que la mémoire retienne avec ténacité un incident quelconque, pas particulièrement intéressant : l'analyse la plus attentive reste perplexe devant ce choix, devant la netteté des images que rien ne peut oblitérer, alors que leur valeur intellectuelle et affective est inexistante ; tandis que les traits des êtres les plus aimés peuvent se diluer à mesure que le temps passe. Pourquoi n'oublierai-je jamais ces deux hommes aperçus dans une rue de Cusset à travers la vitre d'un tram, il y a plus d'un demi-siècle ? Deux anonymes grisâtres qui cheminaient sur le trottoir et auxquels, sur l'instant, je n'avais attribué aucune attention particulière. . . Et pourquoi cet escalier, couvert d'une toiture de bois, qui montait vers la hauteur, dans Fribourg ? Chacun pourrait facilement évoquer des expériences analogues. — D'accord, mais j'ai lu quelque part que le cerveau enregistrait dans les quinze mille milliards de données, au cours d'une vie. Se souvenir de tout serait monstrueux : comme disait William James, l'esprit ne serait plus qu'un forçat attelé à une meule inexorable pour remoudre indéfiniment les mêmes notions. Alors intervient, du moins en apparence, le secourable oubli. — C'est constater le problème sans le résoudre : ce tri, opéré par l'oubli, ne peut résulter du seul hasard. Je n'aime pas ceux qui expliquent tout par le hasard : ce sont des sots. — Encore gentil de ne pas me compter dans leur troupe, qui comprend d'ailleurs un prix Nobel. — Et de même pour la paramnésie. — Éclaire un peu ma lanterne. — Allons, ne

te fais pas plus bête que tu n'es. Tu connais à coup sûr cet étrange phénomène de la fausse réminiscence, de l'illusion du déjà vécu. Chacun l'a éprouvé à un moment ou à un autre. Debout dans le couloir d'un rapide, j'entends deux hommes qui discutent, des sons dépourvus de sens, des voix de papier buvard, et cette impression irrésistible que c'est pour la seconde fois. En général, on se contente de prendre notion du phénomène et de passer outre. Mais, de toute manière, les efforts de vérification restent vains, pour ceux qui cherchent à identifier « la première fois ». À moins de faire, comme Nerval, intervenir la palingénésie. . . — Tu as de ces termes ! — Ce qui est vouloir expliquer l'obscurité par les ténèbres. Et pourtant, l'impression reçue est saisissante, parfois angoissante. Les Bretons pensent que c'est un intersigne et parlent d'Ankou, la Mort. Moi, je ne sais pas et tous les psychologues du monde restent le bec clos, ce qui n'est pas forcément un mal. Je pense encore à ces lieux, ces paysages, que l'on retrouve avec une étonnante netteté dans les rêves récurrents, et qui, toutes vérifications faites, ne correspondent à rien de réel. Et pourtant ils sont là, et reviennent avec obstination. À part les âneries freudiennes sur la pansexualité, aucune explication positive. — Je l'admets. Pourtant je m'obstine à ne rien voir là de surnaturel. — Ai-je prononcé ce mot ? Pas du tout, pourquoi confondre l'inexpliqué avec l'impossible ou le merveilleux ? Prenons le cas encore plus déconcertant de l'autoscopie. — Tu as avalé une encyclopédie à ton petit déjeuner ? C'est pas possible ! — Il s'agit d'un phénomène rare, c'est vrai, mais saisissant, qui consiste, pour celui qui en est la victime, à se voir soi-même, dédoublé, animé d'une vie indépendante de la personnalité première. J'avais pensé à en faire une étude, mais je ne suis pas spécialisé des troubles du moi, et ceux des spécialistes que j'ai lus se cantonnent à ce sujet dans un silence compact. Et pourtant, quand on pense qu'au seul dix-neuvième siècle cinq grands écrivains, dont

trois très grands, ont été victimes d'autoscopie, on ne peut manquer d'être intrigué et troublé. — Quelle est cette bande des cinq ? — Très drôle ; (mais pas pour eux, oh non !) Edgar Poe, Heine, Musset, Nerval, Maupassant. — Précise un peu plus, au lieu de prendre un air rêveur. — Bon, même un ignare comme toi a lu les *Histoires extraordinaires* de Poe : tu te souviens de William Wilson ? — Bien sûr : le narrateur, William Wilson, est un sacripant, toujours contrarié dans ses mauvaises actions par un homonyme qui lui ressemble et s'habille exactement comme lui, avec la particularité que sa voix n'est qu'un chuchotement. Je suppose que c'est le symbole de la conscience ? — Pourquoi pas ? — À la fin il tue ce compagnon trop fidèle, ce double. — Et en mourant, celui-ci lui chuchote : « Tu as vaincu et je succombe. Mais dorénavant tu es mort aussi — mort au Monde, au Ciel et à l'Espérance ! En moi tu existais, — et vois dans ma mort, vois par cette image qui est la tienne comme tu t'es radicalement assassiné toi-même ! »^a — Histoire saissante ; mais que prouve-t'elle ? — Pas convaincu, hein ? Tu dois connaître le poème de Heine, que Schubert a rendu célèbre, *der Doppelgänger*, traduction étonnante du phénomène de l'autoscopie ? — Oui, mais l'histoire et la poésie ne peuvent emporter ma conviction ; je voudrais des faits. — En voilà ! Dans la forêt de Fontainebleau, Sand (Georges) et Musset se sont fort engueulés (une fois de plus) et séparés. Lui, bouleversé, s'assied un instant au bord d'une clairière. Soudain, de l'autre côté, se fait entendre un bruit de branches brisées et un homme sort du taillis en courant, tête baissée, traverse la clairière et passe juste à côté de Musset, tout étonné. Au moment où il le côtoie, continuant sa course furieuse, Musset le reconnaît : c'est lui-même, échevelé, sans chapeau (chose inouïe à cette époque), hagard, qui disparaît dans les fourrés. — Qui t'a raconté ça ? — Georges Sand, dans « Elle et lui ». — Et tu crois

a. Traduction de Charles Baudelaire.

cette vieille chaussette bleue, plus ou moins mythomane? — Bon, continuons. Vers la fin de sa vie, au cours d'une réception mondaine, Musset lance brusquement son verre de porto sur la cheminée du salon. Interrogé par l'hôtesse, il répond : « J'étais là, debout contre la cheminée, en train de me moquer de moi ; je n'ai pu le supporter. » — C'est qu'il était fin saoul, à son habitude. — Ouais, comme c'est simple ! Autre cas, et pas d'un alcoolique, celui-là. Tu te rappelles ce que Nerval a écrit sous sa photo faire par Nadar : « Je suis l'autre ». Et cet épisode, conté dans *Aurélia* : une patrouille nocturne de gardes nationaux l'a arrêté et mené au poste : « Je vis près de moi deux de mes amis qui me réclamaient, les soldats me désignèrent ; puis la porte s'ouvrit et quelqu'un de ma taille, dont je ne voyais pas la figure, sortit avec mes amis que je rappelai en vain : « Mais on se trompe, m'écriai-je ; c'est moi qu'ils sont venu chercher et c'est un autre qui sort. . . » Enfin les deux amis que j'avais cru voir déjà vinrent me chercher avec une voiture. » — Pauvre Gérard ! Enfin, tu dois savoir que Maupassant, rentrant tranquillement chez lui, entre dans son bureau et se trouve lui-même assis dans son fauteuil, devant sa table, et fumant un de ses cigares. Il a décrit plus tard, mais de façon atténuée, cette torture incessante de l'autoscopie dans *Le Horla*, où une puissance invisible remplace son double trop visible. — Mais, encore une fois, tout cela n'a rien de surnaturel : Poe et Musset étaient des alcooliques, Nerval souffrait de terribles hallucinations, au point d'être interné chez le docteur Blanche, Heine et Maupassant des syphilitiques, si atteints qu'ils en sont morts. Leurs troubles psychiques s'expliquent rationnellement. — Qui te dit le contraire ? même si ton terme « expliquer » paraît d'un optimisme sans limites. J'ai seulement voulu te suggérer que l'esprit doit se garder de cette suffisance qui lui fait croire être totalement maître de lui-même. J'aimerais bien connaître quels facteurs, au cours du

seul dix neuvième siècle, ont pu mener en trois pays différents ces cinq auteurs à la même tragédie. Jusqu'à présent, personne n'en sait rien. Et je doutais de la maîtrise de l'esprit sur lui-même, alors que souvent l'illusion s'empare de lui et le conduit par d'étranges voies. — Par exemple ? — Prenons un terrain de jeu qui t'est aussi familier qu'à moi, l'alpe. Tu as couché dans un de ces chalets au toit de lauzes, et tu as entendu, le soir venu, ces pas précautionneux sur le toit, cette présente invisible que Ramuz a si bien évoquée, dans *La grande peur dans la montagne*. — Bien sûr, et je sais que la cause en est la contraction de la pierre au moment où elle se refroidit, après le coucher du soleil. — D'accord : je parle d'illusions, non de mystères. Qui a campé sous la tente, au bord d'un torrent, se souvient d'avoir entendu en pleine nuit des voix et des pas qui se rapprochaient ; au point même de sortir en hâte du sac de couchage pour empêcher ces intrus de se prendre les pieds dans les haubans. — Et alors ? Tout le monde sait que c'est une fausse interprétation des bruits de l'eau et des cailloux qu'elle roule. — Mais pourquoi cette interprétation ? Je me souviens de m'être assis au bord d'un petit lac de montagne, pour contempler la beauté des reflets changeants, lorsque tout à coup une forme monstrueuse, sombre, a traversé les eaux dans leur profondeur et s'est ruée vers la rive où je me trouvais. — N'essaye pas de me faire peur, et dis-moi ce que c'était. — Simplement l'ombre d'un petit nuage poussé par le vent. Mais pourquoi l'avais-je interprété ainsi ? Et cette fois où après avoir traversé de nuit la Sèche, quand je descendais, au début de l'après-midi, le glacier de la Blanche^a, je le voyais, oui, je le voyais bel et bien, tout piqueté de poteaux télégraphiques. . . — Petite hallucination, due à la fatigue et au manque de sommeil. — Sans aucun doute. Mais pendant ma grimpe nocturne,

a. Plus méridional (et plus petit) glacier des Alpes, au pied de la tête de l'Estrop, point culminant du massif des Trois-Èvêchés.

pourquoi avais-je cette profonde impression que les sommets, éclairés par la lune, fronçaient le sourcil et me regardaient, de très haut, comme un intrus en un lieu et un moment qui n'appartenaient qu'à eux ? — Je ne te connaissais pas si nerveux. — Moi non plus. En toute sincérité, je n'avais pas peur, mais j'éprouvais quelque chose de très fort, aussi irrationnel que cela puisse te paraître. Autrement dit, l'esprit ne règne pas sur un domaine nettement défini ; il subsiste toute une frange d'un flou inexplicable, ou, du moins jusqu'à présent, inexpliqué. Ainsi en est-il également de notre conception du Temps. — C'est-à-dire ? — Tu te crois maître de la dimension temporelle, et tu te réfères constamment à ta montre, pour être bien assuré dans ta tranquillité. — A-t'on jamais vu une montre tourner en sens inverse de l'habituel ? — Peut-être ; mais sais-tu qu'en hindoustani un seul mot, Kal, signifie à la fois hier et demain ? Sais-tu — non tu ne le sais pas, faute d'avoir lu Léon Bloy — qu'il définit magnifiquement le prophète comme l'homme qui se souvient de l'avenir ? Pour un scientifique comme toi, la perception du temps en tant que dimension est devenue chose évidente ; et une dimension doit pouvoir se parcourir dans les deux sens. — Je te vois venir avec tes gros sabots : pour avoir trop lu de science-fiction, tu t'imagines que le voyage dans le temps est une quasi réalité, alors que seuls les cerveaux fumeux et les doux rêveurs peuvent s'y intéresser. — Ah oui ! c'est sans doute pourquoi les savants soviétiques, qui se posent un peu là comme doux rêveurs, travaillent depuis quelques années, et dur, sur une certaine particule dont la spécialité serait de remonter le temps au lieu de le descendre. Et pourquoi pas ? Quelques planètes, dont Vénus, tournent en sens inverse des autres, sans que jamais personne ait pu expliquer pourquoi. Et connais-tu l'hypothèse du chronoclasse ? — Qu'est-ce que tu es encore allé chercher dans cet affreux bric-à-brac qui te tient lieu de cervelle ? —

Comme tous les rationalistes tu écarter d'emblée, sans examen, tout ce qui n'a pas l'honneur d'entrer dans les normes que tu as posées. Un chronoclasme est une rupture dans une progression temporelle normale, jusqu'à présent inexplicée. Ou, si tu préfères, une invention absolument insolite à son époque et qui ne réapparaîtra que plusieurs siècles plus tard. C'est à se demander, et plusieurs se le demandent, si certains voyageurs du Temps n'ont pas laissé échapper, sciemment ou par inadvertance, des notions qui dépassent, et de loin tout ce que les connaissances contemporaines pouvaient comporter. — Et tu as des exemples de cette théorie farfelue? — À la pelle : au troisième siècle avant Jésus-Christ, Héron d'Alexandrie fait tourner devant témoins une turbine à vapeur et voler des oiseaux mécaniques. — Racontars. — Les dessins d'époque subsistent. En 212, Archimède met le feu à la flotte romaine avec un rayon ardent dont personne ne sait la formule. — Mais si : il s'agit tout simplement de miroirs qui réfléchissaient le soleil. — Mais non : cette explication ne vaut rien, et avec ton procédé Buffon a multiplié les expériences en vraie grandeur, sans résultat notable. Au septième siècle, les Turcs qui assiègent Constantinople sont repoussés par une arme nouvelle, le feu grégeois, dont on ignore toujours la vraie formule, mais qui ressemble furieusement au napalm. En 1440, Nicolas de Cuse soutient que l'espace est infini, que les étoiles sont des soleils, chacun avec son cortège de planètes habitées. Bien entendu, il passe pour fou. En 1512, Léonard de Vinci trace les plans d'un planeur à ailes battantes où le pilote est couché à plat-ventre. Position qu'il a fallu attendre 1942 pour la voir réalisée avec les études des frères Horten sur leurs sans-queue à réaction. En 1637, Cyrano de Bergerac décrit sept moyens pour aller sur la lune, et celui que son héros choisit est tout simplement une fusée à trois étages. Un peu plus tard, Pascal... — Ça y est ! depuis le temps, je m'étonnais que tu n'en aies

pas encore parlé! — Parfaitement, homme de mauvaise foi! Je relève cette remarque dans sa correspondance : « Il ne faut pas hésiter à employer la quatrième dimension. Pour ma part, j'ai souvent usé de la cinquième avec profit. » En plein dix-septième siècle, n'est-ce pas stupéfiant? Je regrette seulement qu'il n'ait pas précisé le profit qu'il en a tiré. Tu vois, je voudrais toujours savoir le pour de chaque quoi. — Alors tu as du pain sur la planche, et plus que tu n'en pourras jamais goûter. Autant se le dire et en rester là. — Non, parce que c'est la curiosité qui constitue la plus belle qualité de la condition humaine. Rien de plus redoutable que l'irrésistible indifférence dont parle Baudelaire. Vois-tu, ce qui me coûte le plus, c'est mon manque de connaissances dans tous les domaines, seulement pour comprendre les éléments d'une science. Je me trouve arrêté à chaque pas par des butoirs incontournables. Quand je lis cete définition : une droite isotrope est une droite perpendiculaire à elle-même en chacun de ses points, je reste plus que perplexe; je dirai : éperdu^a. Comme celui à qui l'on interdit de pénétrer dans le temple aux merveilles parce qu'il ne connaît pas les mots de passe. Et moi, tout me pose question : par exemple, le mystère des nombres premiers; pourquoi peut-on pousser le nombre Π jusqu'à des milliers de décimales sans jamais parvenir à le résoudre. Cela ne t'empêche pas de dormir, toi? — Oh, pas du tout. Il en est ainsi parce qu'il en est ainsi. Suffit de le constater, sans se briser la cervelle, puis de passer outre.^b — Tu n'es qu'un béotien épais, de ceux qui répondent à mes étonnements et mes questions par cette formule que je déteste : mais c'est fait pour! Donc tu ignores paisible-

a. En fait, ce qui déroute l'auteur est l'utilisation de termes du langage courant, ici droite et perpendiculaire, dans une signification étendue par convention, qui permet des généralisations utiles.

b. Le nombre π est un nombre *transcendant*, qui n'est la racine d'aucune équation polynomiale.

ment les phénomènes de paramnésie, d'autoscopie (de cela au moins je peux te féliciter). Tu ne rêves guère, ou plutôt tu prétends ne pas rêver. Or si tu declares ne pas te souvenir de tes rêves, c'est tout simplement parce que tu ne t'y intéresses pas. Sais-tu qu'il est des moments où tu me dégoûtes? — Piano, piano, on se calme; et ne commence pas à me raconter tes rêves, ou nous n'en sortirons pas. — En sortir? et pour aller où? C'est un monde passionnant: non seulement il est en contact avec le réel, mais il le dépasse souvent. Tiens, écoute cette citation: « Personne n'a d'assurance s'il veille ou s'il dort, vu que, durant le sommeil on croit veiller aussi fermement que nous faisons. Comme on rêve souvent qu'on rêve, entassant un songe sur l'autre. Ne se peut-il faire que cette moitié de la vie n'est elle-même qu'un songe, sur lequel les autres sont entés, dont nous nous éveillons à la mort, pendant laquelle nous avons aussi peu les principes du vrai et du bien que pendant le sommeil naturel. Tout cet écoulement du temps, de la vie, et ces divers corps que nous sentons, ces différentes pensées qui nous y agitent n'étant peut-être que des illusions pareilles à l'écoulement du temps et aux vains fantômes de nos songes. On croit voir les espaces, les figures, les mouvements, on sent couler le temps, on le mesure, et enfin on agit de même qu'éveillé. De sorte que la moitié de la vie se passant en sommeil, nous n'avons aucune idée du vrai, tous nos sentiments étant alors des illusions. Qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un autre sommeil un peu différent du premier? » — Encore Pascal, hein? — Comment l'as-tu deviné? — Aisément: primo parce que tu m'assènes des citations de Pascal à une cadence de mitrailleuse. Secundo, parce que je ne suis pas tout à fait une brute et que, même moi, j'ai mis le nez dans les *Pensées*. — Tu remontes dans mon estime. Ainsi tu connais le magnifique alexandrin: « Car la vie est un songe un peu moins inconstant »? — Mais

oui : signé Pascal. — Et pour les rêves... — Ah non ! assez de parapsychologie. — Je ne connais pas ce terme : ou il y a psychologie, étude de la pensée, ou rien, sinon charlatanisme des uns et jobardisme des autres. Mais reprenons le cas des rêves récurrents. Tiens, tu ne protestes pas ? — À quoi bon ? On ne peut arrêter le Niagara, à moins de le geler, et encore n'est-ce qu'en surface. — Eh bien, le rêve récurrent présente, impose, nuit après nuit, des lieux précis, toujours les mêmes, dont la plus scrupuleuse étude démontre qu'ils n'existent pas dans la réalité. Pourtant le rêve leur donne une certitude, une présence, qui devraient trouver une explication — et n'en trouvent pas. Cet immense parc boueux aux allées rayonnantes qui mènent jusqu'à une bordure, une avenue où passent des autos, alors que dans le parc je suis toujours seul ; cet étrange appartement, si familier pourtant ; ce sentier que j'ai suivi en songe des dizaines de fois... ils ont une force d'évocation telle qu'ils devraient exister, et pourtant ils ne sont pas, dans ce que nous appelons faute de mieux la réalité. — Tu permets ? — Je permets quoi ? — Peut-être pourrais-je te donner un petit coup de main. Par exemple, Vesonce et Vocance, dont tu parlais tout à l'heure... — Et alors, accouche au lieu de ricaner. — Vesonce me paraît être le nom ancien de Besançon, Vesuntio. Quant à Vocance, le lieu existe bel et bien : il se trouve dans l'Ardèche, à mi-chemin entre Annonay et Saint-Julien le froid. On y fait un vin excellent qui doit valoir le voyage. — Espèce de faux jeton, salopard, Judas ! Tu savais cela depuis le début, et tu m'as sadiquement laissé pérorer, en te payant ma tête *in petto*. Je devrais... — N'est-ce pas de bonne guerre ? Allons, pose ce grand courroux. Seulement, quand tu seras allé à Vocance, rapporte m'en quelques bonnes bouteilles : nous les boirons, en discutant de choses et d'autres.